Le partage des eaux [extrait]

La conversation roulait sur un seul et unique sujet : Paris. J'observais maintenant que ces jeunes gens interrogeaient mon amie comme les chrétiens du moyens âges pouvaient interroger le pèlerin de retour des Lieux Saints. Ils ne se laissaient pas de demander sur le physique de tel chef d'école que Mouche s'était vantée de connaître; ils voulaient savoir si tel café était encore fréquenté par tel écrivain; si deux autres s'étaient réconciliés après une polémique au sujet de Kierkegaard; si la peinture non figurative avait toujours les mêmes défenseurs. Lorsque leur connaissance du français et de l'anglais ne suffisait pas pour comprendre tout ce que mon amie leur racontait, c'étaient des regards implorants vers la Canadienne pour qu'elle daignât traduire quelque anecdote, quelque phrase dont ils eussent pu perdre la précieuse essence. Maintenant que m'était mêlé à la conversation dans le but malicieux d'enlever à Mouche l'occasion de briller, j'interrogeais ces jeunes gens sur l'histoire de leur pays, les premiers balbutiements de leur littérature coloniale, leurs traditions populaires, je pouvais remarquer combien ils trouvaient peu agréable que la conversation eût été détournée. Je leur demandai alors, pour ne pas laisser la parole à mon amie, s'ils étaient allés du côté de la forêt vierge. Le poète indien répondit en haussant les épaules qu'il n'y avait rien à voir de ce côté aussi loin que l'on allât, et qu'on laissait de tels voyages aux étrangers avides de collectionner des arcs et des carquois. La culture, affirmait la peintre noir, n'était pas dans la forêt vierge. Selon le musicien, l'artiste d'aujourd'hui ne pouvait vivre que là où la pensée et la création étaient les plus actives. Et il évoquait mentalement la ville dont la topographie intellectuelle était présente à l'esprit de ses camarades, très portés de leur propre aveu à rêver tout éveillés devant une Carte Taride où les stations de métro étaient encadrées d'épais cercles bleus : Solférino, Oberkampf, Corvisart, Mouton-Duvernet. Entre ces cercles, sur le dessin des rues, coupant à plusieurs reprises la claire artère de la Seine, les lignes du métro semblaient entrelacées comme les mailles d'un filet. Les jeunes Rois Mages y tomberaient bientôt, guidés par l'étoile qui brillait sur la grande crèche de Saint-Germain-des-Prés. Selon la couleur des jours, on leur parlerait du désir d'évasion, des avantages du suicide, de la nécessité

de souffleter des cadavres ou de tirer sur le premier venu. Quelque maître en délire leur ferait embrasser le culte d'un Dionysos : "Dieu de l'extase et de la crainte, de la sauvagerie et de la délivrance; dieu fou dont la seule apparition met les êtres vivants en état de délire", mais sans leur dire que l'invocateur de ce Dionysos, l'officier Nietzsche, s'était fait photographier une fois avec l'uniforme de la Reichswehr, un sabre à la main, et le casque sur un guéridon de style munichois, comme préfiguration du dieu de la terreur qui se déchaînerait vraiment sur l'Europe de la Neuvième Symphonie. Je les voyais maigrir et pâlir dans leurs studios sans lumière : l'Indien, le teint olivâtre; le Noir, ne sachant plus rire; le Blanc; dépravé; oublieux, toujours plus, du soleil laissé derrière eux, essayant désespérément de faire ce que les autres faisaient, de droit, sous le filet. Bien des années plus tard, après avoir gâché leur jeunesse, ils rentreraient dans leur pays, le regard vide, l'élan brisé, sans force pour accomplir la seule tâche qui me paraissait opportune dans le milieu qui me révélait à présent, lentement, la nature de ses valeurs : la tâche d'Adam donnant un nom aux choses. Je comprenais ce soir, en les regardant, tout le mal que 'avait fait un déracinement prématuré du milieu où j'avais vécu jusqu'à l'adolescence; combien avait contribué à me désorienter l'éblouissement facile des hommes de ma génération, poussés par certaines théories dans les mêmes labyrinthes intellectuels, pour se faire dévorer par les mêmes Minotaures. Certaines idées me fatiguaient, maintenant, de les avoir tant caressées, et j'éprouvais un désir obscur de dire quelque chose qui ne fût pas ce que disaient tous les jours, ici, là, ceux qui se considéraient "au courant" de ce que l'on nierait ou détesterait dans quinze ans. Une fois de plus j'entendais ici les discussions qui m'avaient parfois tant amusé chez Mouche. Mais accoudé à ce balcon, au-dessus du torrent qui bouillonnait sourdement dans le fond du ravin; respirant un air cinglant qui sentait le foin mouillé, si près des créatures de la terre qui rampaient sous les vertes luzernes aux rougeâtres reflets, portant la mort dans leurs crocs; en ce moment où la nuit m'était si palpable, certains thèmes de la "modernité" me devenaient intolérables. J'aurais voulu faire taire les voix qui s'exprimaient derrière moi, pour trouver le diapason des grenouilles, la tonalité aiguë du criquet, le rythme d'une charrette dont les essieux grinçaient au-delà du Calvaire enveloppé de brume.

.....

[...] La pirogue s'approche toujours plus de cette rive impénétrable et revêche, que l'Adelantado a l'air d'examiner en détail, avec une attention soutenue. [...]. Assoupi par l'attente, par le roulis de la barque, je ferme les paupières. Je suis tout à coup éveillé par un cri de l'Adelantado : "Voilà la porte! ". Il y avait à deux mètres de notre embarcation un tronc semblable aux autres : ni plus large, ni plus squameux. Mais sur son écorce était gravé un signe semblable à trois V superposés verticalement, emboîtés l'un dans l'autre, en un dessin qui aurait pu se répéter à l'infini et dont l'eau renvoyait le multiple reflet. Près de cet arbre se dressait un corridor voûté, si bas et si étroit qu'il me parut impossible d'y introduire la pirogue. Elle s'engagea néanmoins dans ce tunnel si resserré que ses plats-bords raclèrent durement un enchevêtrement de racines. [...]. Il pleuvait, des branchages, une suie végétale intolérable, impalpable parfois, tel un plancton errant dans l'espace, aussi lourde à certains moments que des poignées de limaille qu'on eût jetées d'en haut. Et c'était une chute continuelle de filaments qui enflammaient la peau, de fruits pourris, de graines velues qui faisaient pleurer, de déchets, de poussières qui couvraient les visages de gale. Une poussée de la proue provoqua l'écroulement subit d'un nid de termites, qui s'épandit telle une avalanche de sable brun. [...]. Entre deux eaux ondulaient de grandes feuilles trouées, semblables à des masques de velours ocre, fausse apparence végétale de quelque animal camouflé. Il flottait des grappes de bulles sales, durcies par un vernis de pollen rougeâtre ... [...]

.....
.....

(...) Nous nous approchons et avançons lentement, à la recherche du signe qui marque l'entrée du cours d'eau. Le regard fixé sur les troncs, je cherche à la hauteur de la poitrine d'un homme qui aurait été debout sur l'eau, l'incision des trois V superposés verticalement (...). De temps en temps, la voix de Simon qui rame lentement m'interroge. Nous allons plus avant. Mais je mets tant d'attention à regarder, à ne pas cesser de regarder, à penser que je regarde, qu'au bout d'un moment mes yeux se fatiguent à voir passer constamment le même tronc. J'ai l'impression d'avoir vu sans me rendre

compte ; je me demande si je n'ai pas été distrait pendant quelques secondes ; je donne l'ordre de revenir en arrière (...). Simon, toujours calme, suit mes indications sans mot dire. (...) Nous naviguons une demi-heure encore. Mais voici que surgit de la forêt un éperon de roche noire, de forme si découpée et singulière, que si nous étions arrivés jusqu'ici la dernière fois, je m'en souviendrais. Il est évident que l'entrée du cours d'eau est restée en arrière. (...) Quand nous avons commencé à naviguer, le soleil nous frappait en plein. Maintenant, ramant en sens inverse, nous sommes plongés dans une ombre qui allonge de plus en plus sur l'eau. Mon angoisse s'accroît à l'idée que la nuit va tomber avant d'avoir trouvé ce que je cherche et qu'il faudra revenir demain. (...) Simon se lève, prend la perche, et l'enfonce dans l'eau, cherchant à s'appuyer sur le fond pour faire revenir le canot en arrière. À ce moment, la seconde que met la perche à pénétrer dans la masse liquide, je comprends pourquoi nous n'avons pas trouvé le signe ni ne pourrons le trouver : la perche qui mesure environ trois mètres de long, n'atteint pas le fond, et mon compagnon doit couper les lianes à coup de machette. (...) Je me souviens que lors de notre passage ici avec l'Adelantado, les rames touchaient le fond à tout moment. Cela veut dire que le fleuve est toujours en crue et que la marque que nous cherchons est sous l'eau. Je fais part à Simon de ma découverte. Il me répond en riant qu'il le pensait bien mais qu'il ne m'avait rien dit "par respect" ; et puis il croyait que je tenais compte de la crue. Je lui demande, appréhendant la réponse et tout en faisant durer les mots, s'il croit que les eaux auront bientôt baissé suffisamment pour que nous puissions voir la marque comme je l'ai vue la dernière fois. "Jusqu'au mois d'avril ou de mai", me répondit-il (...).

Traduction de René L. F. Durand

ISBN : 2070367959

Éditeur : Gallimard (1956) (1976)

Meilleur Livre - Etranger – 1956